

I. Modèles théoriques

A. *La Deffence*, laboratoire d'une langue des vivants et d'une poétique de la *mimésis*

Du Bellay, *La Deffence, et Illustration de la langue françoise*, éd. J.C. Monferran, Genève, Droz, 2001.

p. 169 « ceux qui ont Sçavoir, et Jugement : et qui desirent la Santé de nostre Langue : où cet ulcere, et Chair corrompue de mauvaises Poësies est si inveterée, qu'elle ne se peut oter qu'avecques le Fer, et le Cautere. »

p. 92 « faire tant que nostre Langue, encores rampante à terre, puisse hausser la teste, et s'élever sur piedz. »

p. 80 « nous ont laissé notre langue si pauvre, et nue, qu'elle a besoing des ornementz, et (s'il faut ainsi parler) des plumes d'autruy. »

p. 80 « nostre Langue, qui commence encores à fleurir, sans fructifier : ou plus tost, comme une Plante, et Vergette, n'a point encores fleury, tant se fault qu'elle ait apporté tout le fruct, qu'elle pouroit bien produyre. Cela certainement non pour le default de Nature d'elle aussi apte à engendrer, que les autres : mais pour la coulpe de ceux, qui l'ont eüe en garde, et ne l'ont cultivée à suffisance : ains comme une plante sauvage, en celuy mesmes Desert, ou elle avoit commencé à naitre, sans jamais l'arrouser, la tailler, ny defendre des Ronces, et Epines, qui luy faisoient ombre, l'ont laissée envieillir, et quasi mourir. Que si les anciens Romains eussent été aussi negligens à la culture de leur Langue, quand premierement elle commença à pululer, pour certain en si peu de tens elle ne feust devenue si grande. Mais eux, en guise de bons Agriculteurs, l'ont premierement transmuée d'un lieu sauvage en un domestique : puis affin que plus tost, et mieux elle peust fructifier, coupant à l'entour les inutiles rameaux, l'ont pour échange d'iceux restaurée de Rameaux francz, et domestiques magistralement tirez de la Langue Grecque, les quelz soudainement se sont si bien entez, et faiz semblables à leur tronc, que desormais n'apparaissent plus adoptifz, mais naturelz. De là sont nées en la Langue Latine, ces fleurs, et ces fruitz colorez de cete grande eloquence, avecques ces nombres et cete lyaison si artificielle, toutes les quelles choses non tant de sa propre nature, que par artifice toute langue a coutume de produyre. »

Barthélémy Aneau, Le Quintil horacien, in *Traité de poétique et de rhétorique de la Renaissance*, édités par Francis Goyet, Paris, Le Livre de poche, 1990, p. 201 : « Tout le commencement du chapitre est de translation vicieuse, et inconséquente, commençant par manger, moyennant par planter, et finissant par bâtir, en parlant toujours des mêmes choses : auquel vice tombent coutumièrement ceux qui toujours veulent métaphoriser, où il n'est besoin, et appliquer figures, où propriété serait mieux convenante. »

p. 206 : « trop grande friandise de métaphores, qui [lui] fait souvent improprement les assembler. »

DILF p. 91 « Immitant les meilleurs Auteurs Grecz, se transformant en eux, les devorant, et apres les avoir bien digerez, les convertissant en sang, et nourriture, se proposant chacun selon son Naturel, et l'Argument qu'il vouloit elire, le meilleur Auteur, dont ilz observoient diligemment toutes les plus rares, et exquises vertuz, et icelles comme Grephes, ainsi que j'ay dict devant, entoint, et appliquoient à leur Langue. Cela faisant (dy-je) les Romains ont baty tous ces beaux Ecriz que nous louons, et admirons si fort : »

DILF p. 129 : « Qui veut voler par les Mains, et Bouches des Hommes, doit longuement demeurer en sa chambre : et qui desire vivre en la memoire de la Posterité, doit comme mort en soy mesmes suer, et trembler maintesfois : et autant que notz Poëtes Courtizans boyvent, mangent, et dorment à leur oyse[aise], endurer de faim, de soif, et de longues vigiles. Ce sont les Esles, dont les Ecriz des Hommes volent au Ciel. »

DILF p. 73 : « Si la Nature (dont quelque Personnage de grand'renomme non sans rayson a douté, si on la devoit appeler Mere, ou Maratre) eust donné aux Hommes un commun vouloir, et consentement, outre les innumerables commoditez, qui en feussent procedées, l'Inconstance humaine, n'eust eu besoing de se forger tant de manieres de parler. Laquelle diversité, et confusion se peut à bon droict appeler la Tour de Babel. »

DILF p. 107 : « La Philosophie a adopté [Platon et Aristote] pour ses filz, non pour estre nez en Grece, mais pour avoir d'un hault Sens bien parlé, et bien escrit d'elle. »

p. 108 « quelque bonne Personne [...] donn[era] à nostre Langue la fleur, et le fruit des bonnes Lettres [...] ». p. 107 savoirs « reliques » p. 114 « Reliquaire de Livres »

p. 113 « la vive Energie de la Nature ».

DILF, p. 99. : « Loy de Nature, qui a voulu, que tout Arbre qui naist, florist, et fructifie bien tost, bien tost aussi vieillisse, et meure, et au contraire, celuy durer par longues Années, qui a longuement travaillé à jeter ses Racines. »

C. Trotot, « La métaphore du vivant dans la *Défense et illustration de la langue française*, figure de la fabrique de l'histoire », « a metáfora do ser vivo na defesa e ilustração da língua francesa de Du Bellay (1549) como figura duma fábrica da história », Anais do V Encontro Internacional UFES/ Université Paris-Est, ISSN: 2237-3616, Adriana Pereira Campos, Patrícia M. S. Merlo, Bruno César Nascimento, p. 86-98, periodicos.ufes.br/UFESUPEM/articulo/view/11736.

« De l'innutrition à l'anthropophagie, un parcours du comparant à partir de la *Défense* : la littérature entre singularité et imitation », communication au colloque Le retour du comparant II, Université de Rouen, juin 2016, vidéo en ligne <https://webtv.univ-rouen.fr/videos/le-retour-du-comparant-06-09-16-092919-partie-25/A> paraître aux Classiques Garnier.

Ronsard, *Œuvres complètes*, éd. Paul Laumonier, puis Raymond Lebègue et Isidore Silver, Paris, S.T.F.M., 1914-1975, t. I, p. 47 :

« Je suis de cette opinion que nulle Poésie se doit louer pour accomplie, si elle ne ressemble la nature, laquelle ne fut estimée belle des anciens, que pour estre inconstante, & variable en ses perfections. »

p. 55 « le miel de mes vers, les ailes de mes vers, l'arc de ma muse, mes vers sucrés, un trait ailé [etc...] ».

DILF, p. 87 : Mais quand à l'Eloquution, partie certes la plus difficile, et sans la quelle toutes autres choses restent comme Inutiles et semblables à un Glayve encore couvert de sa Gayne, eloquution (dy je) par la quelle principalement un orateur est jugé plus excellent, et un genre de dire meilleur que l'autre : comme celle dont est appelée la mesme Eloquence : et dont la vertu gist aux motz propres, usitez, et non aliénes du commun usage de parler, aux Methaphores, Alegories, Comparaisons, Similitudes, Energies, et tant d'autres figures et ornemens, sans les quelz tout oraison et Poème sont nudz, manques, et debiles : je ne croyray jamais qu'on puisse bien apprendre tout cela des Traducteurs, pour ce qu'il est impossible de le rendre avecques la mesme grace dont l'Auther en a usé.

Ibid., p. 90 : [...] genre d'auteurs certes auquel si je scavo'y' ou vouloy' traduyre, je m'adroisseroy aussi peu, à cause de ceste divinité d'invention qu'ilz ont plus que les autres, de ceste grandeur de style, magnificence de motz, gravité de sentences, audace et variété de figures, et mil'autres lumières de Poésie : bref ceste Energie, et ne scay quel Esprit, qui est en leurs Escriz, que les Latins appelleroient Genius.

Du Bellay, *Deffence*, éd. cit., II, 9, p. 158

B. Métaphore et langue philosophique

Aristote, *De Anima* 412 b « Si donc on veut quelque définition commune à toute espèce d'âme, il faut dire que l'âme est l'entéléchie première d'un corps naturel organique. »

413 a « l'âme est le principe des facultés susdites et se définit par elles, à savoir : les facultés nutritive, sensitive, pensante et le mouvement. »

413a, « ce qui distingue l'animé de l'inanimé c'est la vie. Or il y a plusieurs manières d'entendre la vie, et il suffit qu'une seule d'entre elles se trouve réalisée dans un sujet pour qu'on le dise vivant : que ce soit l'intellect, la sensation, le mouvement et le repos selon le lieu, ou encore le mouvement qu'implique la nutrition, enfin le dépérissement et la croissance. »

412a « la matière est puissance, la forme entéléchie », *èsti dè men hylè dynamis to d'eidos, entelecheia*.

412a « et entéléchie doit s'entendre de deux façons: c'est ou comme la science qui peut connaître (epistémè), ou comme l'observation (theorein) qui connaît. »

Aristote, *Rhétorique*, trad. Wartelle, Les Belles Lettres, Paris 1973, 1410b « Je dis que les mots peignent (*pro ommatôn tauta poiein*), quand ils signifient les choses en acte (*énergounta sêmeinei*) : par exemple dire que l'homme vertueux

est carré, c'est faire une métaphore, car ce sont là deux choses parfaites ; seulement, cela ne signifie pas l'acte (*ou sêmeinei énergeian*) ; mais « en pleine fleur et à l'apogée de sa vigueur », c'est l'acte (*énergeia*) [...]. Et encore, comme Homère en use en maint endroit, animer les choses inanimées au moyen d'une métaphore (*to ta apsoucha empsoucha poiein dia tès metaphoras*) ; ce procédé fait goûter tous ces passages, parce qu'il montre l'acte (*énergeian*).” Ibid., 1412a “Et Tous ces mots rendent le mouvement et la vie ; or l'acte est le mouvement. [*kinouména gar kai zônta poiein panta. È d'energia, kinèsis*] Ou selon les leçons des éditions anciennes « *è d'énergeia mimèsis* », l'énergeia est une imitation.

Aristote, *Physique*, I-IV, texte établi et traduit par Henri Carteron, Paris, Les Belles Lettres, 1990, 7^e édition, III, 1 p. 90 : « Etant donnée la distinction, en chaque genre, de ce qui est entéléchie, et de ce qui est en puissance, l'entéléchie de ce qui est en puissance, en tant que tel, voilà le mouvement [...] » *Diairèmenou de kath'ekaston genos tou men entelecheia tou de dunamei, è tou dunamei ontos entelecheia, è toiouton, kinèsis esti.*

Aristote, *La Poétique*, 55 a : Aussi l'art poétique appartient-il aux êtres bien doués (euphuïas) ou portés au délire : les premiers se modèlent aisément, les autres sortent facilement d'eux-mêmes.

La Rhétorique 1412a : Il faut comme nous l'avons dit précédemment, tirer ses métaphores de choses appropriées, mais non point évidentes, comme, en philosophie, apercevoir des similitudes même entre des objets fort distants témoigne d'un esprit sagace.

Antoine Fouquelin, *La Rhétorique françoise*, Paris, André Wechel, 1555 et idem 1557 reprise dans *Traité de poétique et de rhétorique de la Renaissance*, éd. Francis Goyet, Le livre de poche, 1990.

p. 15 / 364 : « vouloir décrire et poursuivre certaines espèces et manières [de métaphores], serait chose vaine, vu que la translation se peut prendre d'autant de choses, comme la similitude ».

P. 17 v° et 18 r° :

Flotér est propre en l'eau, en vn homme douteus & incertain, il est trãlferé & metaphorique. On peut aussi deriuer des metaphores des animalx & choses qui ont ame, comme des plantes & arbres: comme en la traduction. Chariclee est soudain venue en fleur de beauté & parfaite vigueur : Rôfart en ses amours

*Aussi ne l'or qui peut tentér
Ni autre grace, ni maintien,
Ne sçauroient en mon coeur entér
Vn autre pourtrait que le tien,*

Le même, au même lien:
*Bien mille foyz & mille i'ay tenté
De fre donner sus les nerfs de ma lyre,
Le nom qu'amour dans mon coeur m'a plâcé*

Baif, aux amours de Melinc:
*Des dieus tant ie me prometx,
Que tu fleuriras à iamais.*

Ronsart, en ses amours:
*Auant le temps tes temples fleuriront.
Et peu apres,
Sans me fleschir tes écris fletriront.*

Tous ces morz là, entér vn pourtrait, fleur de beauté,

C

18 RHETORIQUE FRANÇOISE

de beauté, plantér le nô, fleurir, flétrir, sont metaphoriques, c'est à dire pris & trãlferés des arbres & plâtes. Des animalx côme en la traduction: les eaus bramét & bruissent:

“ Bramér est propre aus vaches. Item. Thea-
“ gene voiant que Gnemon restiuoit & recu
“ loit. Restiuier est propre aus cheuaus. Ron-
sart en ses amours.

Ton paradis ou mon plaisir se niche.
Nicher est propre aux oyseaus. Des ars & métiers des hommes sont prises plusieurs
“ metaphores, comme en la traductiõ: il faue

Ibid., p. 33/378 : « Mais si quelqu'un veut considérer la singularité et excellence des Tropes les uns avec les autres, la Métaphore pour la splendeur de sa signification, tiendra le premier rang. »

Ibid., p. 25/ p. 372-373 : « Toutefois s'il faut avoir le choix des bonnes choses, afin d'avoir ce qui est très bon : les Rhéteurs admonestent, que le premier lieu est dû aux Métaphores, qui tombent dessous le sentiment, principalement des yeux, lequel est le plus vif de tous [...] en sorte que non seulement il nous semble que nous voyons la chose, mais aussi la similitude d'icelle. Parquoi Aristote loue entre toutes les autres, ces Métaphores, lesquelles frappent les yeux, pour la clarté de leur signification. »

Ibid., p. 27/373 : « Mais principalement ce Trope plaît, quand quelque sens et mouvement est baillé aux choses inanimées, comme s'ils [sic] avaient une âme. »

Sperone Speroni, *Le Dialogue de langues*, in *DILF* éd. citée [2001] p. 236, Bembo : « Dieu qui a voulu par son immuable ordonnance que nulle chose créée ne dure perpétuellement, ains que d'heure à autre leur estat se change ores en augmentation, ores en diminution jusques à ce qu'une fois tout finisse sans jamais plus renouveler. »

DILF I, IX p. 99 : « Dieu, qui a donné pour Loy inviolable à toute chose créée de ne durer perpétuellement : mais passer sans fin d'un Etat en l'autre : etant la fin, et Corruption de l'un, le commencement, et generation de l'autre. »

Philippe Guérin, « le Paradoxe de Du Bellay, ou comment celui-ci « replante » Sperone Speroni dans *la Deffence, et Illustration de la Langue françoise* », *Studi rinascimentali*, 5, 2007, p. 145-173.

Mireille Huchon, « Les Odes de Ronsard et l'élaboration d'une théorie de la métaphore : « entrecroisement » et engendrement des tropes », *Styles, genres, auteurs*, Paris, PUPS, 2001, p. 13 : « Il semble bien que le développement concernant la métaphore, considérablement amplifié par rapport à celui de la rhétorique latine de Talon, soit largement redevable à Ronsard, et plus particulièrement à la poétique des *Odes* que par ailleurs il contribue remarquablement à expliquer ».

Pro Mili-
ne.
tinus
enim ceteras tempestates & procellas in illis duntaxat fluctibus concionum semper putavi Miloni esse subeundas. Vbi non tantummodo rem, sed etiam rei similitudinem quasi ante oculos positam intruemur. Imprimis igitur videndum erit ei, qui volet hac laude preflare, ut rei quae significatur similitudo ostendat sese. Et quasi sub aspectum protinus incidat. Videtur interdum Metaphora non esse in vno verbo, sed in oratione, ut Digito calum attingere, vbi singula verba propria sunt, & similitudo in hac translatione ex tota oratione sumitur.

METAPHORAE VITIA.

1560
enim ceteris tempestates & procellas in illis duntaxat fluctibus concionum semper putavi Miloni esse subeundas. vbi non tantummodo rem, sed rei similitudinem quasi ante oculos positam cernimus, & procellas maris videre videmur. Quocirca Aristoteles metaphoram in Rhetorico apparatu & ornatu eam in primis laudat, quae claritate significationis ferit oculos: αὐτοῦ, τὸν ἴδιον φῶς αὐτῶν αὐτῶν τῆ ἀρχῆς, ut mentem deus lumen accendit in anima. ἀμφοῖν γὰρ διὰ τὸ ἀμφοῖν enim representant aliquid, videlicet φῶς, & αὐτῶν, quae transferuntur ab his rebus quae mouent oculos. Idem Aristoteles metaphoram suauissimam esse putat, quae τὸ αὐτῶν, id est actionem quandam pra se fert: ut ἑλλοίης ἀίετατος ποδῶν Graeci irruentes pedibus: τὸ ἀίετατος εὐίτηται ἔ μεταφορῶν, ἔ γὰρ ἀίετα, verbum ἀίετατος, & actio est & metaphora, celeritatem enim significat. Praecipue vero delectat hic tropus, cum rebus inanimatis tanquam animatae sint, sensum & motum aliquem tribuimus: unde sunt illa apud Aristotelem Homericæ:
Ἄβι δ' ὄθι δὲ πῶδο κολοβῶτο λάαε ἀναδῆσι.
Rursus autem per campum voluebat lapid petulantem: & ἔτετα' ὄφθι, hasta volabat. Quamobrem de verbis translatis ea maxime iucunda atque ornata sunt, quae propter illustrem similitudinem sese nobis ostendunt plurimum, & quasi sub aspectum incidunt.
Metaphoræ vitia.

Mireille Huchon, « La fleur de la poésie française dans la *Rhétorique* de Fouquelin : une autobiographie de Ronsard », in *Le poète et son œuvre, de la composition à la publication*, dir. Jean-Eudes Girot, Genève, Droz, 2004, p. 215-234.

Hans Blumenberg, *Paradigmes pour une métaphorologie*, trad. Didier Gammelin, Paris, Vrin, coll. Problèmes et controverse, 2006, p. 29 à propos de Nicolas de Cues « un style de pensée « expérimentale », qui n'est plus si éloigné de l'expérimentation au sens strict » ou Fernand Hallyn, *Les structures rhétoriques de la science, De Kepler à Maxwell*, Paris, Seuil, coll. Des travaux, 2004, p. 41 tropes « producteurs de la mise en place d'un nouveau monde ».

Plutarque, *Sur les oracles de la Pythie*, trad. Flacellière R., Paris, Les Belles Lettres, coll. Classiques en poche, 2007, p. 23 : « Aussi, comme Aristote disait qu'Homère seul insufflait aux mots le mouvement de la vie par sa puissance créatrice [διὰ τὴν ἐνέργειαν], je prétendrais volontiers, pour ma part, que les offrandes de ce sanctuaire sont douées au

plus haut point de la faculté de se mouvoir et de donner des signes en liaison avec la prescience du dieu ; aucune de leurs parties n'est vide ni insensible ; tout est plein de divinité. »

Montaigne, *Essais*, éd. citée, II, 36, 753 : « Ses parolles, selon Aristote, sont les seules parolles qui ayent mouvement et action : ce sont les seuls mots substantiels ».

Deimier P., *L'Académie de l'Art poétique*, p. 233 : « Or suivans l'opinion d'Aristote, ses paroles sont les seules paroles qui ayent mouvement & action ; ce sont les seuls mots substantiels. Et ceste singuliere & particuliere louange luy est aussi demeuree au jugement de Plutarque, que c'est le seul Autheur du monde qui n'a jamais soulé ny degousté les hommes, se montrant aux Lecteurs toujours tout autre, & fleurissant toujours de nouvelle grace. »

II. Homme, plante, animal, quelques exemples Métaphores, métamorphoses et métempsychoses dans la poésie ronsardienne

Ronsard, *Les Amours*, 1553, sonnet 204 :

L'Or crépelu, que d'autant plus j'honore
Que mes douleurs s'augmentent de son beau,
Lâchant un jour le nou de son bandeau,
S'éparpilloit sur le sein que j'adore.

Mon coeur, hélas, qu'en vain je rapelle ore,
Vola dedans, ainsi qu'un jeune oiseau,
Qui s'enfueillant dedans un arbrisseau,
De branche en branche à son plaisir s'essore:

Lors que voici dis beaux dois ivoirins,
Qui ramassans ses blons filets orins,
Pris en leurs rets esclave le lièrent.

J'eusse crié, mais la peur que j'avois,
Gela mes sens, mes poumons, & ma vois,
Et ce pendant le coeur ils me pillèrent.

Sonnet 143 :

[...] Et que ne sont & d'une & d'une autre aele
Mes deux coustés emplumés alentour?
Haut par le ciel sous l'escorte d'Amour
Je voleroi comme un Cyne aupres d'elle.

De ses deus rais aiant percé le flanc,
J'empourpreroi mes plumes dans mon sang
Pour témoigner la peine que j'endure:

Et suis certain que ma triste langueur
Emouveroit non seulement son coeur
De mes soupirs, mais une roche dure.

sonnet 6 :

Ces liens d'or, cette bouche vermeille,

Pleine de lis, de roses, & d'oeuillets,
Et ces couraus chastement vermeillets,
Et cette joüe a l'Aurore pareille.

Ces mains, ce col, ce front, & cette oreille,
Et de ce sein les boutons verdelets,
Et de ces yeus les astres jumelets,
Qui font trembler les ames de merveille:

Firent nicher Amour dedans mon sein,
Qui gros de germe avoit le ventre plein,
D'oeufs non formés, & de glaires nouvelles.

Et lui couvant (qui de mon coeur joüit
Neuf mois entiers) en un jour m'écloüit
Mille Amoureux chargés de traits & d'aeles.

Sonnet 16 :

Je veus changer mes pensers en oiseaux,
Mes dous soupirs en Zephyres nouveaux,
Qui par le monde evanteront ma plainte.

Et veus encor' de ma palle couleur,
Aus bors du Loir enfanter une fleur,
Qui de mon nom & de mon mal soit peinte.

Sonnet 160 :

Sainte Gâtine heureuse secretaire
De mes ennuis, qui répons en ton bois,
Ores en haute, ores en basse vois,
Aus lons soupirs que mon coeur ne peut taire.

Sonnet 69 :

O lumiere enrichie
D'un feu divin qui m'ard si vivement,
Pour me donner & force & mouvement,
N'estes vous pas ma seule Entelechie?

« autres semblables atomes, par lesquels j'ai composé le petit monde de mes inventions. » Lm I, p. 55

Le Bocage, 1556, la grenouille :

Le laboureur à ta venüe
Joyeus de ton chant te salüe
Comme profette du printans :
Ores tu predis le beau tans
Ore la pluye, ore l'orage (La Grenouille, VI, 85/ 2.730
v. 41-45)

Et rien ne murmurés sinon
Par l'air que de Belleau le nom,
Nom, qui seroit beaucoup plus dine,

Jean Céard, *La Nature et les prodiges, l'insolite au XVIe siècle, en France*, Genève, Droz, 1977, p. 192-226

Ainsi disant s'eleva
Et levée elle treuva
Que ja roidissait sa plante
En neuve racine lente,
Et ses greves en un tronc :
Et l'escorse qui adoncq
Lui rempoit dessus la hanche,
Et sur la poitrine blanche :
Elle vit ses bras jumeaux
S'allonger en deux rameaux,
Ses dois en branches couvertes,
Ses cheveux en feuilles vertes,
Qui de piquerons aigus
Se herissoient par-dessus,
Et tout au rond de sa souche
De peur que Pan ne la touche. (Le Houx, VI, p. 141-
142/ 2.786-2.787, v. 147-160)

Avecques les arbres naissent
Tousjours des esprits qui croissent
Comme l'arbre, & meurent lors

Dieu qui tout peut, aux animaux permet
De dire vray, & l'home qui ne met
Creance en eux est du tout frenetique :
Car Dieu par tout en tous se communique. (Le Chat,
XV, p. 46 v. 173-176)

[Dieu] A souz nos pieds soumis toute nature
Des animaux, d'autant que l'home est fait

De l'homme vient un crapaut, un serpent,
Meint ver tortu qui sans os va rampant
Sur sa carcasse, & le corps changeant d'estre

D'estre dit par la voix d'un Cyne. (Le Freslon, VI, 92/
2.737 v. 69-72)

Que dirai plus ? Vous avisés
Les vens que vous profetisés
Plus d'un jour devant leur venüe :
La Nature vous est connüe,
Et toutes les saisons des cieus :
Bref, vous estes de petis Dieus.
(Le Fourmi)

Qu'ils sentent leurs arbres mors. (Le Houx, VI, p. 142/
2.787, v. 169-172)

A ce Houx emerveillé,
Comme si fust oreillé,
Fait venir à sa fenestre
Pour ouïr parler son maistre,
Et peu s'en faut qu'il ne met
Dans la chambre le sommet
De son chef, pour mieux apprendre
Cela qu'il pouroit entendre,
Et pour s'aller enlasser
A son col, & l'embrasser :
Et ce faisant il egale
Les amours d'un palme mâle,
Qui fait amoureux nouveau
Se pancha sur un ruisseau
Pour caresser d'un grand zele
A l'autre bord sa femelle [...] (Le Houx, VI, p. 144-
145/ 2.789-2.790, v. 119-234)

Des animaux l'animal plus parfait. (Le Chat, XV, p. 47
v. 188-190)

Mais quoy ? je porte aux forest des rameaux,
En l'Ocean des poissons & des eaux,
Quand d'un tel vers mon Euterpe te flatte,
Qui as traduit, Belleau, le grand Arate. (Le Chat, XV,
p. 47 v. 177-180)

Autre animal en sa place fait naistre :
Cet animal se change en autre apres,
Ce sont de Dieu les mandemens expres.
Voys-tu le Ver, honneur de la Touraine,

Qui de sa bouche avecq les piedz ameine
Le fil sur fil en tirant allongé ?
Estoit un œuf, qui en vers s'est changé :
Après avoir vomé toute sa soye
[...] Ce ver fasché, comme ennuyé de soy,
Soudain se change, & vole par les prés
Fait papillon aux ailes diaprées
De rouge, verd, azur & vermillon.
Puis se faschant d'estre tant papillon
Devient chenille & pond des œufs, pour faire

Que par sa mort il se puisse refaire. (Discours à Juliain
Chauveau, XV, p. 155-156, v.59-69 et 72-78.)

Le Temps mangéard toute chose consomme,
Villes, châteaux, Empires : voire l'home,
L'home à qui Dieu a promis sa maison,
Qui pense, parle & discourt par raison,
Duquel l'esprit s'envole outre la nuë,
Changeant sa forme en une autre se muë. (Discours à
Juliain Chauveau, XV, v. 49-54)

Le Pin :

« Où la Dryade estoit dessous vivante,
Naissant, mourant, tout ainsi que la plante. » (Le Pin, XV 2, v. 21-22)

« [...] afin que telle histoire,
En tous endroitz fleurisse par mémoire » (v. 33-34)

« Et ses tesmoins d'un caillou moissonna. » (v. 40)

[Les] deux tesmoins, gros de glere foeconde
Sans qui seroit un grand desert ce grand Monde :
Ce n'est ton doigt, ton oreille, ou ta main,
Mais les auteurs de tout le genre humain. (v. 49-52)
Quand j'estois tout, je fu recommandé
Pour estre beau, ores je suis ridé,
Palle, deffait, abominable, infame,
Tout ensemble home & tout ensemble femme !
Et si ne suis ny l'un ny l'autre d'eux,
Et toutefois mon corps est tous les deux. (v. 79-84)

[...] elle ne signifie
A mon advis que la Philosophie. (v. 137-138)

[...] De ta fantaisie
Tu arrachas folles affections,
Mondains plaisirs, humaines passions (v. 146-148)
Je ne requiers pour tout loyer sinon
Qu'au vent ton Pin puisse siffler mon nom.
Me chante doncq la cyme non muëtte
D'un Pin parlant, non un mauvais Poëtte,
Car j'ayme mieux ses sifflemens divers
Que le froid son de quelques meschans vers. (v. 159-164)
Ainsi, Crevant, je passe la journée
Lors que la fièvre, en mon corps encharnée,
Ronge mes os, succe mon sang, ainsy
La Muse peut alleger le soucy,
Et le malheur ne nous sçauroit tant poindre
Que la douleur en chantant ne soit moindre. (v. 165-170)

Prognostiques sur les miseres de nostre temps :
Je n'en sçay rien : l'homme qui est humain,
Ne tient de Dieu le secret en la main. (v. 79-80)

Le voyageur et son ombre

Un voyageur pensif en fronçant fort son front
contemplait la nature énorme énorme chose
pleine de mystères et de contradictions
pleine de boules puantes et de fleurs écloses
tout autour s'étendaient les prés et la verdure
les volcans les jardins les rochers et l'azur
les forêts les radis les oiseaux les pinsons
les golfes les déserts les bœufs les charançons
et le penseur pensif toujours fronçant sa hure
contemplait contemplait contemplait la nature
Il se mit à pleuvoir Alors le voyageur
ouvrit son parapluie et regarda quelle heure
il était à sa montre et reprit son chemin
en murmurant tout bas : moi je n'y comprends rien (Raymond Queneau, *Battre la campagne*, [1968] Poésies Gallimard,
p. 144)

Elégie XXVIII

Tout deviendra muet, Echo sera sans voix (v. 35)
Adieu vieille forest, le jouët de Zephyre,
Où premier j'accorday les langues de ma lyre (41-42)

O Dieux, que veritable est la Philosophie,
Qui dit que toute chose à la fin perira.
Et qu'en changeant de forme une autre vestira :
De Tempé la vallée un jour sera montagne,
Et la cyme d'Athos une large campagne,
Neptune quelquefois de blé sera couvert.
La matiere demeure et la forme se perd. (62-68)

Cardan, *Ma vie*, trad. Jean Dayre révisée par Etienne Wolf, Paris, Belin, 1991, p. 197 : « [...] la nature n'est rien qu'une chose imaginaire et vide, principe de beaucoup d'erreurs, introduit par Aristote uniquement pour ruiner par un mot l'opinion de Platon. », *De propria vita liber, Hieronymi Cardani mediolanensis*, Jacobus Villery, Paris, 1643, p. 237 : « *Naturam nullam esse, sed rem fictam, & vanam, principium multorum errorum ab Aristotele introductam, solum ut Platonis opinionem nomine everteret* ».

« Les formes généralisées d'idées élémentaires peuvent être appelées des termes métaphoriques dans le sens où tout terme abstrait est métaphorique. La caractéristique d'un système véritablement scientifique est que chaque terme retient dans son usage métaphorique toutes les relations formelles aux autres termes du système qu'il avait dans son emploi originel. » Cité par Fernand Hallyn, « Maxwell et la métaphore scientifique », in *Les Structures rhétoriques de la science*, op.cit., p. 299.

Aristote, *La Métaphysique*, traduction Alexis Pierron et Charles Zevort, Paris, Ébrard et Joubert, 1840, en ligne <http://remacl.org/bloodwolf/philosophes/Aristote/metaphysique/pierron.htm>, L. I, 991a Dire que les idées sont des exemplaires (*paradeigmata*), et que les autres choses en participent, c'est se payer de mots vides de sens et faire des métaphores poétiques¹

¹ Aristote, *La Métaphysique*, traduction Alexis Pierron et Charles Zevort, Paris, Ébrard et Joubert, 1840, L. I, 991a